

Hypothèses

sur André Gide

TROIS livres récemment parus ont enrichi la bibliographie d'André Gide en France. *Le vrai drame d'André Gide* (1), par René Schwob, est l'hommage d'un ancien disciple qui s'est converti au catholicisme. Dans son *Nietzsche et Gide* (2), Henri Drain a exploré systématiquement une voie désignée par Gide lui-même. Léon Pierre-Quint nous apporte, avec son copieux *André Gide* (3), la première étude qui traite comme un ensemble la vie et l'œuvre du grand écrivain. Sans prétendre dresser une liste complète, il faut rappeler, parmi les précédents essais d'explication d'André Gide, le recueil d'articles de Paul Souday, les souvenirs amicaux de François-Paul Alibert, le pénétrant portrait tracé par Edmond Jaloux, l'exercice de vivisection tenté par André Rouveyre sur celui qu'il nommait « le contemporain capital ». Et l'on n'oublie point non plus le sinueux *Dialogue avec André Gide* du chrétien Charles Du Bos, ni les remarquables analyses du philosophe Ramon Fernandez. Si j'ajoute que j'ai, moi aussi, proposé, il y a quelques années, une synthèse provisoire de la pensée d'André Gide, c'est pour m'affranchir du passé et soumettre librement quelques hypothèses à la réflexion des lecteurs non prévenus.

(1) Grasset.

(2) Ed. de la Madeleine.

(3) Stock.

HYPOTHESES SUR ANDRE GIDE

André Gide a coutume de dire que la plupart des thèmes qu'il a traités se trouvaient déjà indiqués dans ses notes d'adolescent. La publication des trois premiers tomes de ses *Œuvres Complètes* (4), avec des fragments de son *Journal*, a prouvé l'exactitude de cette déclaration. La vie de Gide aura été un voyage de découverte — ou mieux : d'élucidation d'idées qu'il portait en lui, dès son départ. Et nul n'ignore que le port qui l'abritait à son origine, c'était le protestantisme : en même temps qu'un trouble plus personnel, les scrupules et les examens de conscience d'André Walter reflétaient cette inquiétude protestante à laquelle bien des protestants affirment que Gide ne s'est jamais soustrait. L'important pour nous est que cet émoi religieux s'alliait fort bien, vers 1890, avec le symbolisme ambiant. L'équivoque put durer quelques années ; pour Gide lui-même elle ne se dissipa que lors de son séjour en Algérie. Là, il eut une plus complète révélation de sa nature lorsqu'il comprit, comme il le dit dans *Si le grain ne meurt*, que, même auprès de Mériem, il serrait encore dans ses bras le jeune Mohammed. Le duel de l'esprit et de la chair prit alors pour Gide cette nouvelle forme d'une dissociation entre l'amour et le plaisir amoureux. Lui-même nous a confié que les *Nourritures Terrestres* furent sa « seule réelle embaardée ». Rien dans son éducation puritaine n'avait pu le préparer à cette découverte de la « sensuelle extase », à cette conception d'une « existence pathétique ». Affranchi (en imagination, au moins), le poète de *La Ronde de la Grenade* danse comme le héros nietzschéen. Délivré des brumes symbolistes, il écrit *Paludes* et le *Prométhée mal enchainé*. L'ironie gidiennne est la récompense d'un double progrès en lucidité et en lyrique ferveur.

L'auteur des *Nourritures Terrestres* rêvait-il déjà de devenir un prince de la jeunesse ? Il est, en tout cas, évident qu'il faisait figure d'anti-Barrès. Bien que l'un et l'autre aient songé maintes fois au grand modèle goethien, leurs mots d'ordre sont opposés, rigoureusement. Barrès prêchait l'enracinement, le nationalisme, le culte de la terre et des morts ; il se cherchait des disciples et voulait jouer un rôle politique. Gide ne se contentera pas de répondre : déracinement, internationalisme ; deux de ses cris les plus célèbres seront des démentis à Barrès : « Familles, je vous hais !... Nathanaël, jette mon livre ! ». Or, ce non-conformisme de Gide l'aura mené à entrevoir « d'étranges possibilités dans chaque homme » ; les drames de *Candaule*,

(4) N. R. F.

que ce qu'il va pouvoir expliquer ; les tons ultra-violetts lui échappent, précisément ceux qui nous occupent le plus aujourd'hui ». Gide, naturellement, est beaucoup trop clairvoyant pour taxer le roman français de pauvreté, voire de stérilité. Plus finement, il l'accuse de fixer, par avance, ses limites et de se refuser à étudier tout l'inconscient. Sans nous engager dans cette querelle de l'ultra-violet, nous pouvons préciser ici les positions des deux antagonistes. Même dans un sujet anormal, Stendhal veut atteindre au général ; jusque dans la maladie, le romancier d'*Armançe* recherche les lois de la santé. André Gide, au contraire, aspire à une synthèse. S'il ne se fie point aveuglément à Freud qu'il a traité d' « imbécile de génie », son expérience lui a montré que l'inconscient est souvent une pré-conscience. Il ne renie point les conquêtes de Stendhal ; mais il leur veut annexer celles de Dostoïevsky.

Le recueil des conférences sur Dostoïevsky est, à mon sens, le livre-charnière dans l'œuvre d'André Gide, par sa date autant que par son sujet. Ceux qui assistèrent à ces causeries eurent plus d'une fois l'impression que Gide était alors au bord de cette confession publique qu'il a retardée jusqu'à la publication de *Si le Grain ne Meurt*. Ce fut alors qu'il nous parla de son « quadrige » : Nietzsche, Blake, Dostoïevsky, Browning. Et l'on doit approuver Henri Drain d'avoir évoqué Gide « dans la lumière de Nietzsche ». Je regrette néanmoins qu'il ait fondé ce rapprochement sur une interprétation fort discutable de la philosophie nietzschéenne : impossible d'admettre que Zarathoustra nous ramène au Dieu de *Parsifal* ! De même, l'idée ingénieuse que l'orgueil pascalien résoudra le problème de l'humilité et de l'orgueil honore la dialectique d'Henri Drain mais ne convient pas plus à Nietzsche qu'à Gide. Henri Drain touche plus juste quand il cherche des ressemblances entre les âmes, non point entre les doctrines, quand il montre, par exemple, qu'il y a plus de vrai nietzschéisme chez Alissa que chez l'immoraliste Michel. Ici encore, Gide réclame d'être pris dans toute sa complexité.

En effet, Nietzsche n'est, de son propre aveu, qu'une étoile dans la constellation où Blake représente l'élan mystique, Dostoïevsky l'extase évangélique, Robert Browning la santé et l'impartialité. « Les extrêmes me touchent », a dit Gide ; mais il a marqué aussi que la place du créateur restait « l'extrême milieu ». D'où cette apparente dualité : il court après sa jeunesse, après toute la jeunesse du monde ; il trouve sa discipline dans un individualisme religieux et classique qui lui garantit

HYPOTHESES SUR ANDRE GIDE

l'universalité : « Le triomphe de l'individualisme et le triomphe du classicisme se confondent. Or, le triomphe de l'individualisme est dans le renoncement à l'individualité... Celui qui veut sauver la vie la perdra ; mais celui qui veut la perdre, la rendra vraiment vivante ». Le véritable mot d'ordre de Gide, homme et artiste, serait peut-être ce conseil : se perdre pour se retrouver, pour se *trouver*. Non point dans une succession de moments, mais dans une sorte d'éternel présent, une éternité sensible en tout instant. Que dans cette béatitude apparaisse le danger d'un quiétisme, Gide ne l'ignore point. Mais cette périlleuse matière mystique, il la domine en artiste, par cet authentique classicisme qui est, à ses yeux, un « romantisme dompté ». Que Léon Pierre-Quint formule des réserves en commentant les théories de Gide sur le classicisme considéré comme la « mise en évidence d'une hiérarchie », cela ne surprendra plus lorsqu'on le verra inscrire Baudelaire dans « la tradition romantique ». Tous les essais critiques de Baudelaire prouvent, au contraire, qu'il aurait approuvé, chez Gide et Valéry, l'éloge de la contrainte artistique. Contrainte nécessaire pour André Gide. Car il ne vise point à défaire l'homme, mais veut assurer à ses plus hautes créations intellectuelles dans la vie et dans l'art la double densité d'une intuition religieuse et d'une possession sensuelle.



SENSUEL et religieux ; ces deux adjectifs, loyalement interprétés, peuvent servir de mots-clefs pour qui veut comprendre deux manifestations, mûrement réfléchies, d'André Gide : la publication de ses mémoires et son adhésion au communisme. Pour la première, il invoquait un verset de Saint-Jean. On pourrait aussi bien inscrire, en épigraphe à *Si le Grain ne Meurt*, la parole de Saint-Luc : « Malheur à celui par qui le scandale arrive, mais il faut que le scandale arrive ! ». Et puis, de nouveau, il faudrait ici songer à Dostoïevsky, se souvenir que la création du prince Muichkine eût été impossible sans l'épilepsie de Dostoïevsky. N'attribuons pourtant point à Gide, admirateur de Goethe et de Browning, cette généralisation que le génie serait indissolublement lié à une « tare » physique. Ce que Gide a soutenu, comme le rappelle Pierre-Quint, c'est qu'« à l'origine de chaque réforme, il y a toujours... un petit mystère physiologique, une anomalie...

un malaise, le malaise du réformateur ». Ce rapprochement entre le « mystère physiologique » et la salubre révolte d'un artiste révolutionnaire (qu'exigeait déjà Richard Wagner), cet insidieux rapprochement est, disons-le en langage gidien, assez « tendancieux » déjà pour qu'on ne le force point.

En dehors de cette thèse, le scandale provoqué par Gide a des motifs plus humains et qui honorent son caractère. Il n'a point voulu être loué sur un malentendu. Et surtout, il a détesté l'hypocrisie de Pierre Loti et de Marcel Proust qui travestirent en femmes leurs amants. De là vient qu'il ait, dans *Corydon* et dans *Si le Grain ne Meurt*, posé en toute franchise la question de l'homosexualité. Pierre-Quint l'étudie longuement et propose une intéressante distinction entre l'aspect psychologique et l'aspect social de ce problème. Je répondrai non moins franchement que ma gêne devant les défenseurs de l'homosexualité provient de ce que Nietzsche eût appelé leur « mauvaise conscience » : alors que nul ne les attaque plus, ils continuent de se justifier. Or, quand un prédicateur supprime l'artiste, que ce prédicateur se nomme André Gide ou Henry Bordeaux, l'œuvre d'art en est également désaxée. D'autre part, *l'Ecole des Femmes* et *Robert* nous ont montré chez Gide une curieuse tendance à remplacer, lorsqu'il met en scène des femmes, la psychologie nuancée par une assimilation de l'amour et de l'estime, selon la vieille convention cornélienne. Que ces deux faiblesses dans l'œuvre romanesque de Gide soient largement compensées par l'éblouissement sensuel de *Nourritures Terrestres*, j'en conviens volontiers. Ce qu'il m'a paru nécessaire de marquer, en dépit des plaidoyers de *Corydon*, c'est que le désir d'unir l'amour et le plaisir offre au psychologue et à l'artiste une matière plus délicatement complexe que le consentement à une dissociation des sens et de l'esprit qui romprait l'unité humaine.

Puisque nous voici ramenés à cette idée de l'homme en tant que mesure des choses et des œuvres, on me pardonnera de mentionner un souvenir personnel. Quand je préparais, en 1927, une étude sur André Gide, j'imaginai de le représenter qui se heurtait tour à tour à divers obstacles. Sur l'ordre de ces rencontres je n'hésitai pas longtemps. De toute évidence, la succession s'établissait ainsi : les démons d'abord, puis les anges, ensuite Dieu, et finalement l'Homme. Trois ans plus tard, André Gide chargeait son porte-parole Œdipe de proclamer, devant un Tirésias qui ressemblait singulièrement à Henri Massis, son entière adhésion à la religion de l'Homme. Ce mou-

HYPOTHESES SUR ANDRE GIDE

vement de retour parmi les hommes, Pierre-Quint l'explique en nous offrant une excellente définition de la morale individualiste ; « il ne suffit pas d'être soi, il faut se surmonter ». Le *Voyage au Congo*, les pages du *Journal* qui enregistrent son ralliement à l'U. R. S. S. marquent les étapes de Gide dans ce progrès en humanité. Aussi a-t-il le droit d'écrire : « Je n'ai pas changé de direction ; j'ai toujours marché droit devant moi, je continue ». Il note simplement cette différence : « A présent, j'avance en m'orientant vers quelque chose ». N'imaginons donc point que l'arrêt d'aujourd'hui marquera une position définitive. Sans le moindre irrespect pour André Gide, je formulais ici, il y a trois mois, l'hypothèse qu'après avoir médité un ouvrage intitulé *les Eglises contre le Christ*, il lui faudrait peut-être en composer un autre qui s'appellerait : l'U. R. S. S. contre le Communisme. Gide, en effet, ne donne aucun démenti à Gide en devenant un militant de l'idée humaine ; il ne manquerait à son rôle que s'il se laissait imposer les œillères du partisan. Je veux, déclarait-il dans *Les Nourritures Terrestres*, « assumer le plus possible d'humanité ». Nul ne pourra l'accuser de se renier s'il demeure fidèle à ce mot d'ordre goethien dans sa marche vers le Béthléem d'une nouvelle humanité.

René LALOU.